DÉCALAGES CULTURELS

Clive: contredire un professeur

Publié le : 19/10/2026 - 13:12

Transcription :

[Générique]

Vous avez déjà pris la parole pendant un cours ou en réunion, et aussitôt regretté de l'avoir fait ? Écoutez cet enseignant de l'Université Paris Cité. Il se remémore l'un de ses premiers cours en tant qu'étudiant international à Paris.

Je m'appelle Clive Hamilton, maître de conférences en sciences du langage. Je suis originaire des Antilles anglophones, c'est-à-dire Saint-Vincent et Trinidad et Tobago. Donc moi, je venais d'arriver en France dans un cours de master en syntaxe et donc l'enseignant explique son analyse et moi, je lève la main donc pour

faire remarquer que le livre que j'avais lu disait complètement autre chose. Donc ce livre, qui a été écrit par quelqu'un d'autre, proposait une autre analyse et l'enseignant n'a pas du tout apprécié mon intervention. Elle a vu ça comme un affront à ses connaissances, je ne sais pas, parce que d'ailleurs les étudiants m'ont dit que voilà, ça ne se faisait pas, mais elle était un petit peu vexée, elle m'a rappelé que c'est elle qui corrigeait mes épreuves ; oui c'était elle qui allait faire l'examen et que c'est elle qui allait corriger l'examen à la fin. Donc c'était assez intéressant alors que, de manière générale, dans une culture anglo-saxonne, je n'ose pas généraliser mais c'est normal de poser des questions, de dire « on a lu autre chose ». Et donc voilà, moi j'avais pas compris que ça ne se faisait pas de questionner ce qui a été dit par l'enseignant, et je n'ai jamais recommencé.

Cécile Lazartigues-Chartier, vous êtes experte, consultante en interculturel, vous êtes vous-même

franco-canadienne et vous avez vécu presque 30 ans au Canada. Clive, on l'entend, raconte une expérience quand il était alors étudiant et il dit qu'il a commis comme un affront à son enseignante de l'époque, sans s'en rendre compte en le faisant évidemment.

Alors, là, il a compris l'affront. Il a aussi compris la pression sociale de ses pairs qui ont dit « ça, ça se fait pas » alors que le modèle anglo-saxon, que ce soient les États-Unis, les Caraïbes anglophones, le Canada par exemple ou l'Australie, le professeur amène une expertise où il est extrêmement légitime, c'est lui qui corrige etc. Mais, en même temps, on demande à l'élève de poser des questions, d'aller plus loin, d'amener, d'enrichir, de questionner, de remettre en question ce qu'on dit, mais d'une façon bien sûr respectueuse. Le modèle français, qui est donc très théorique et, pour le professeur, une façon de monter une cathédrale pierre par pierre, il y a un processus, alors que pour un professeur anglo-saxon, il connait

très bien sa matière, mais il est ouvert à une agilité et une fluidité beaucoup plus grandes et d'intégrer justement d'autres visions, d'autres questionnements et c'est pas l'œuvre d'art de sa vie.

Cette enseignante a pu se sentir questionnée dans sa légitimité d'enseignante.

Alors que lui questionnait pas du tout sa légitimité, mais il apportait de l'eau au moulin. C'est ça qui est fou, c'est que, dans cette situation-là, elle l'a pris mal. Sûrement, elle a trouvé que c'était du manque de respect. Il aurait pu, je sais pas, entre deux portes, dire : « Ah, excusez-moi, j'ai lu tel livre, c'est une approche différente, qu'est-ce que vous en pensez ? » Et là, elle n'aurait pas perdu la face - on revient à ça -, elle n'aurait pas perdu la face et elle ne se serait peut-être pas autant sentie attaquée alors que lui l'attaquait pas. Et là, elle aurait dit « c'est n'importe quoi » ou au contraire « c'est intéressant mais c'est déplacé » ou « c'est archaïque », peu importe, elle

aurait, elle aurait eu l'espace, elle aurait eu l'invitation à se positionner en tant que professeure légitime et experte. Donc, c'est pas ce qu'il a dit, mais la manière et le timing. Le contexte est extrêmement important.

On a, dans cette série sur les décalages culturels qui est donc diffusée sur RFI, on a parlé à plusieurs reprises de l'idée de perdre la face en public notamment, qui peut être dérangeant dans les cultures asiatiques. Là, ce qu'on voit, c'est que cette enseignante était française et que, pour elle aussi, perdre la face, c'était problématique.

Tout à fait mais c'est très humain. C'est, c'est finalement être blessé dans notre place au monde. Les Québécois, par exemple, qui parlent un français qui est différent de la France mais qui ont la francophonie en partage, sont beaucoup dans le consensus. Et, quand on a quelque chose à dire de délicat à un Québécois, il faut le prendre entre quatre yeux et pas du tout devant

le groupe où il risquerait lui aussi de perdre la face. Et ça pourrait être pris pour une attaque personnelle et donc rentrer dans un conflit.

Comme en France.

En France, on est dans une culture de confrontation. On peut dire les choses un peu énergiquement, on peut dire des mots qui parfois [nous] dépassent notre entendement. Au Québec, pas du tout. Mais dans l'Amérique du Nord, globalement, c'est comme le fameux sandwich, le hamburger : pour parler et être reçu par un Anglo-saxon, en général, on met un gros morceau de pain donc on souligne tout ce qui est positif, réel, pas du tout de l'hypocrisie, mais réel : « J'apprécie ça dans ta façon d'être avec les collègues » ou « sur le projet » ou « le rendu » etc. On met une petite languette de fromage au milieu qui est par exemple : « Sur les deadlines, on a un petit souci, il faudrait recadrer pour être dans les temps » ou « Il y a

un souci à ce niveau-là, technique » peu importe. Et on conclut par quelque chose de positif. Mais le Français ou l'Européen dit : « Ah ben, il a été dithyrambique sur cet aspect » ou alors « Elle a souligné tellement de points positifs avec mon équipe. Bon, y'a un petit truc qui va pas, mais c'est pas grave, globalement c'est waouh ! » Non, globalement, c'est le petit morceau de fromage qui est problématique.